
Le narrateur enfant dans la littérature indigéniste
latino-américaine : Rosario Castellanos, *Balún
Canán*, José María Arguedas, *Agua*, *Warma Kuyay*,
Isabel Juárez Espinosa, « Percepciones de un niño »

Victorien Lavou Zoungbo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10212>

DOI : 10.4000/narratologie.10212

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 185-192

ISBN : 2914561032

ISSN : 0993-8516

Référence électronique

Victorien Lavou Zoungbo, « Le narrateur enfant dans la littérature indigéniste latino-américaine : Rosario Castellanos, *Balún Canán*, José María Arguedas, *Agua*, *Warma Kuyay*, Isabel Juárez Espinosa, « Percepciones de un niño » », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 10.2 | 2001, mis en ligne le 01 janvier 2001, consulté le 11 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10212> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/narratologie.10212>

**LE NARRATEUR ENFANT DANS LA LITTÉRATURE
INDIGÉNISTE LATINO-AMÉRICAIN : ROSARIO
CASTELLANOS : BALÚN CANÁN, JOSÉ MARÍA
ARGUEDAS, AGUA, WARMA KUYAY, ISABEL
JUÁREZ ESPINOSA, « PERCEPCIONES DE UN NIÑO »¹**

Victorien LAVOU ZOUNGBO
Université de Perpignan

A Willy

Dans cette communication nous laisserons volontairement de côté la question de la genèse historique de l'Indigénisme (remonte-t-il aux actions de Las Casas au XVI^e en faveur des Indiens ou procède-t-il, pour ce qui est du Mexique, par exemple, de la période post-révolutionnaire ?), celle de la distinction qu'on a coutume de faire entre Indianisme et Indigénisme (qui du reste auraient en commun un certain paternalisme vis-à-vis de l'Indien, le raturage de ces mêmes Indiens au nom desquels, au reste, on prétend parler).

Nous nous attacherons ici à examiner l'une des modalités les plus caractéristiques de la littérature indigéniste latino-américaine, à savoir l'apparente prise en charge (totale ou partielle) du récit par un narrateur enfant. C'est le cas du roman de R. Castellanos, *Balún Canán* (1957), des contes de l'écrivain José María Arguedas, *Agua*, *Yarma Kuyay*, *Los escolares*, etc.

La question que nous posons est de savoir si l'énonciation dans ce genre de textes indigénistes est effectivement liée à un sujet individuel (el narrador-niño/a) ou si, bien au contraire, elle est à rattacher à un sujet collectif, transindividuel, etc. Autre chose, une espèce de **voix off** mais socialement située.

¹ Communication présentée au Colloque organisé par le Centre de Narratologie Appliquée (CNA) : « La voix narrative », Université de Nice, 6-8, avril, 2000.

L'apparente prise en charge du récit par le narrateur-enfant a donné lieu à deux interprétations (les plus courantes) différentes, voire contradictoires. La première, la plus diffusée, repose sur ce que l'on appelle le biographisme. Faire de la vie des écrivains indigénistes une des clés de lecture de leurs œuvres.

Cette démarche est autorisée par les nombreuses déclarations des écrivains indigénistes relatives à leur parcours comme enfant dans le milieu qu'ils décrivent dans leurs textes. En outre ces textes regorgent d'« espaces autobiographiques » (Philippe Le Jeune). De telle sorte que la « niña » dans *Balún Canán* serait donc Rosario Castellanos.

Il y a en effet une analogie entre le parcours de la « niña » dans le roman et quelques événements vécus par R. Castellanos dans sa jeunesse : le rapport privilégié avec la "nana", l'identification avec le monde indien, le sentiment d'injustice dû au fait que ses parents lui préféraient son jeune frère, etc :

Tanto Oscar Bonifaz como Dolores Albores afirman que durante los primeros años de su infancia, Rosario quedó al cuidado de una nana indígena, picada de viruela, de nombre Rufina. Aunque no lo sostiene con seguridad, Dolores Albores habla de que Rufina fue « nodriza de Chayito », hecho que en *Balún Canán* se certifica literariamente

Même un critique avisé comme mon regretté maître Antonio Cornejo-Polar n'échappe que partiellement (car il est conscient de leurs limites) à la tentation d'une lecture biographiste. Il avance en effet ce qui suit à propos du roman posthume de José María Arguedas (que personnellement nous hésiterions à situer dans le courant indigéniste), *El zorro de arriba y el zorro de abajo* :

Aún a riesgo de caer en la « falacia biográfica » – por lo demás cada vez menos ominosa, según avanza la pulsión por hacer explícitas las vicisitudes del propio crítico en su trato con los textos – me parece inevitable aludir a los traumáticos desplazamientos que Arguedas sufrió y gozó desde niño : de la casa-hacienda de su padre y su madrastra, dueña de vastas tierras que incluían feudalmente a siervos indios, a pobres comunidades quechuas

que acogieron con amor al pequeño fugitivo y luego al desorientado deambular por decenas de pueblos y ciudades andinos...²

Comme dans le cas de Rosario Castellanos, le narrateur enfant (Ernesto-Juan) serait un **analogon** de José María Arguedas, puisque son trajet dans les contes se confond, comme on vient de le voir, avec celui de Arguedas lorsque celui-ci était enfant.

Quand bien même serait-elle légitime, la lecture des textes indigénistes qui repose uniquement sur certaines données biographiques des auteurs, confond deux temps : celui de l'expérience vécue et celui de la traduction-mise en texte d'une partie de cette expérience. Entre ces deux il n'y a, en principe, pas de coïncidence mais bien plutôt de nombreux décalages, de nombreuses transformations, voire une mythification comme cela a été reproché bien souvent à Arguedas.

La deuxième lecture, même si elle s'appuie sur un constat pertinent, dérive vers un jugement de valeur. Elle consiste à remettre littéralement en question la position du narrateur-enfant. En effet, du fait de sa condition d'enfant, et malgré sa sympathie ou identification avec le monde des Indiens, le narrateur-enfant demeure ancré dans le monde des hacendados ou, comme c'est le cas chez Arguedas, il reste marqué par les valeurs du monde en question.

Contrairement à l'opinion d'une certaine critique qui, à propos du narrateur-enfant, parle d'un regard neuf ou naïf lié à l'innocence (généralement mythifiée de l'enfance), on dira, pour notre part, que l'enfant-narrateur est une médiation littéraire. De ce point de vue, il importe d'interroger les effets de sens que cela produit.

Pour toutes les raisons évoquées le narrateur-enfant ne peut pas rendre compte de la complexité des conflits d'intérêts qui opposent Indiens et Hacendados qui, par ailleurs, ont lieu (comme au Mexique) pendant des périodes de profondes transformations socio-économico-politiques :

² Antonio CORNEJO-POLAR, « Condición migrante e intertextualidad multicultural, dans *Los universos narrativos de José María Arguedas*, Editorial Horizonte, 2^{da} edición, Lima, Perú, 1997, p. 270.

reformes économiques bourgeoises des années 30-50 (**el desarrollismo**).

Ce qui expliquerait que dans *Balún Canán*, par exemple, la deuxième partie du roman où la tension se fait plus vive entre Indiens et Hacendados, le récit échappe à la niña ou soit pris en charge par d'autres instances de discours. De ce constat, de ces assertions, on en vient à dénoncer l'invéraisemblance des récits indigénistes, l'instrumentalisation qu'ils font du couplage enfant-narrateur avec le monde des Indiens.

Une autre lecture de ce couplage décrié est tout à fait plausible. Car il traduit moins, à notre avis, une volonté délibérée de tromper le lecteur qu'il ne pointe, en réalité, une certaine vision anthropomorphique du monde indien que l'on considère comme l'enfance de l'Amérique latine. Atteindre la majorité équivaldrait, dans cette perspective, à s'affranchir de l'Indien, de son primitivisme, de son atavisme primaire, etc.

On remarquera aussi par ailleurs que, bien souvent, dans la littérature dite indigéniste c'est à travers ce couplage que l'Indien accède à la parole. Dans le cas contraire, il se tait et subit ou, alors, lorsqu'il parle ou prend la parole, son discours devient incohérent, hiératique, source d'inquiétude.

Ces deux lectures que nous venons de rappeler à grands traits ne manquent pas de cohérence ni de pertinence. Bien que contradictoires, de notre point de vue, elles ont au moins le mérite d'amener à s'interroger sur la véritable instance de discours dans les romans indigénistes où les narrateurs sont, en apparence, des enfants (niño ou niña).

Pour tenter de répondre à cette question qui recoupe la problématique de ce colloque, je souhaiterais passer par la confrontation que mes étudiants de licence ont eue avec un texte de même facture que ceux précédemment évoqués. Il s'agit de « Percepciones de un niño », un conte de l'écrivaine indienne Isabel Juárez Espinosa³. Comme on le verra par la suite cette dernière indication a toute son importance.

Le contrat pédagogique consistait à analyser le conte, à partir des présupposés théoriques de R. Jakobson sur la communication (la fonction expressive en l'occurrence). Cela

³ Isabel JUÁREZ ESPINOSA, *Cuentos y teatro Tzeltales*, Letras indígenas Contemporáneas, Editorial Diana, México, 1994, pp. 37-38.

revenait finalement à s'intéresser à l'instance qui prend en charge le récit du conte en question. La plupart de mes étudiants se sont arrêtés au Je-enfant (de quelques mois à peine) qu'ils ont tôt fait de considérer comme le responsable du discours dans le conte. Un Je-enfant que, d'autres étudiants identifiaient, par ailleurs, à l'auteur (dans son jeune âge).

Pour mieux comprendre l'égarement de mes étudiants il conviendrait de relever deux choses. Tout d'abord la distance critique relativement limitée de mes étudiants (mais il faut bien reconnaître que ce n'est pas là une exclusivité propre aux étudiants de Perpignan). Ils n'ont pas une pratique suffisante de tout le réseau textuel de l'indigénisme. Ce qui leur aurait alors permis de mieux apprécier les enjeux que suppose la « mise en scène », car c'est de cela dont il s'agit, de l'enfant-narrateur.

Deuxio, mes étudiants ont été victimes de l'illusion référentielle ou de ce que R. Barthes a naguère désigné comme l'« effet de réel » : voir et écouter un enfant parler avec sa mère, quoi de plus banal, de plus naturel. En outre, l'enfant-narrateur investit effectivement la première personne grammaticale : « le hablo », « le digo », « no sé », etc., raconte ce qui l'entoure, fait part de ses émotions vis-à-vis de sa maman, vis-à-vis de la nature environnante.

A ceux qui cédèrent à l'illusion référentielle je leur fis observer que la véritable question est de savoir d'où et comment ce narrateur-enfant parle. Car en effet lorsqu'on s'attache à déconstruire le conte, à sortir de sa linéarité on observe qu'il y a dans le discours de l'enfant-narrateur des sauts qualitatifs, des incohérences, voire des contradictions.

Je vous en donnerais quelques exemples significatifs. L'enfant-narrateur ignore jusqu'à son nom alors qu'il est supposé, d'après le conte, en avoir un. L'absence de nom ici peut amener à dire qu'il n'est pas encore entré dans l'ordre symbolique, dans la Loi du Père. Et de ce simple fait il ne saurait être tenu pour un sujet de discours. Par ailleurs, il est saisi exclusivement dans un rapport de dépendance totale vis-à-vis de sa mère. Avec laquelle il entretient ou développe un rapport fusionnel.

Il est parfaitement légitime de remettre en question cette première interprétation qui fait la part belle à certaines postulations désormais « vulgaires » de la psychanalyse. En effet, on ne voit pas **a santo de qué**, pour quelle raison, la condition sine qua non de la possession-maîtrise du langage passerait par une séparation (soi-disant, irréversible, en tous les cas, fortement souhaitable) d'avec la mère, mauvaise, par ailleurs.

Ce qui m'amène donc à considérer une seconde contradiction dans le discours de l'enfant-narrateur. Celui-ci reproduit un discours qui le dépasse et l'englobe tout en lui assignant la position d'énonciation qui est la sienne : celle d'un enfant qui parle.

En évoquant le monde des adultes il déclare ceci : « ... *nosotros los pequeños observamos y platicamos con nuestra madre cuando nos arrulla, cuando nos da de comer, cuando nos baña o cuando nos cambia los pañales ; aunque no entienda su idioma y ella no entienda el mío* » (37).

Il y aurait plusieurs choses à relever ici, mais faute de temps nous irons à l'essentiel. Pour pointer, comme vous l'avez sans doute remarqué, ce passage du nous-nosotros collectif : tous les enfants (« *observamos* », « *platicamos* », « *nos* », etc.), au Je-yo-enfant-narrateur (« *no entienda su idioma* », « *el mío* »).

A l'évidence, il y a un saut qualitatif, si vous voulez, une rupture syntaxique. Logiquement, en suivant la construction de la phrase, on s'attendrait plutôt à quelque chose comme « *aunque no entendamos su idioma y ella el nuestro* ».

Ce passage par le Nous-nosotros collectif est ainsi donc pour moi la marque du discours reproduit car, en réalité, l'enfant-narrateur n'a d'autre expérience de la socialité que son face à face avec sa maman.

Le dernier élément contradictoire sur lequel j'attirai l'attention de mes étudiants regarde la méconnaissance manifeste dont faisait preuve l'enfant-narrateur : « *no entiendo los problemas que tienen los adultos* », « *Aunque ignore muchas cosas del futuro* ». A cela s'ajoutent les nombreuses interrogations qui essaient le discours de l'enfant-narrateur. La déclaration-confession suivante les résume ou subsume toutes : « Son tantas mis dudas y mis

preguntas que pasaría horas y horas preguntando y observando todo » (39).

Si donc, comme nous venons de l'établir très rapidement, le narrateur-enfant ne sait pas on peut logiquement se demander de quoi il cause. A la lueur de toutes les contradictions que nous avons mises en exergue nous en sommes venus à suggérer, sans emporter réellement la conviction de nos étudiants, que l'enfant-narrateur est plus parlé qu'il ne parle lui même. En effet, son dire est troué de part en part, il est habité par un autre discours. Il ne saurait donc, de ce fait, être considéré comme sujet du discours ni comme l'origine du sien propre. Le dire est prohibé au narrateur-enfant. Il est cantonné dans le registre du « voir » et de l'« observer ».

Ce qui m'amena à postuler (c'est de cela dont je souhaiterais, si c'était possible, discuter avec vous) que l'instance véritable du discours dans ce conte est ce que l'on pourrait appeler, faute de mieux, l'Indigénisme. Pas seulement en tant que mesures administratives ou culturelles (la collection où est publié le conte qui nous occupe en est une) articulées autour de l'Indien et de sa figure légendaire. Mais davantage un ensemble systématisé de discours qui prétendent dire l'être indien et l'être de l'Indien. Ces discours ont fini par imposé un paradigme de l'Indien que la doxa et la littérature indigéniste (dans le sens le plus large : littérature, anthropologie, théâtre, etc.) vont promouvoir, investir, déconstruire, reproduire, etc.

Le conte de Isabel Juárez Espinosa porte, en effet, en creux quelques signes constitutifs du paradigme en question. Nous nous contenterons de les citer : l'Indien est proche de la Nature, à un point tel que, si l'on ne fait rien, il finirait par se confondre définitivement avec elle ; l'Indien est ignorant par nature ou par essence.

Il a donc besoin d'être guidé, orienté, mis sur le droit chemin. La méconnaissance du narrateur-enfant (indien) se resémantise donc ici ; la femme indienne (donc la mère de l'enfant-narrateur) est « sufrida pero callada y abnegada » ; l'Indien-Père est réellement absent de la structure familiale. Son absence dans le conte n'équivaut pas pour autant à une valorisation la femme indienne qui doit, toute seule, faire face et pourvoir aux besoins de la famille. Elle marque seulement

l'irresponsabilité congénitale du Père-indien. Celui-ci s'adonnerait plus volontiers à l'alcoolisme qu'à l'éducation de ses enfants..., etc.

De cette petite expérience du texte en situation avec mes étudiants j'en déduis qu'il reste encore beaucoup de travail à faire par rapport à l'une des catégories centrales de la narratologie. Je veux parler du narrateur, même dans ses multiples variantes : homodiégétique, hétérodiégétique, omniscient, absent, désactivé, omniprésent, etc.).

Car, à notre avis, le narrateur confine souvent à un « effet de réel » dommageable parce qu'il détourne des véritables enjeux qui se donnent à lire dans les textes.

Parler de voix narrative ou d'instance de la narration ou encore d'instance narrative qui, assure-t-on, ne saurait être confondue avec l'auteur du texte ni avec le ou les narrateur(s), est certainement déjà salutaire. Car cela suppose, si nous avons bien compris la chose, que l'origine supposée d'un discours, quel qu'il soit, importe peu. Ce qui compte ce sont les positions ou postures d'énonciation qui entretiennent un rapport signifiant avec tel ou tel discours.

Il n'en demeure pas moins que le narrateur à la peau dure. Et c'est encore et toujours le biais par lequel le retour (mais avait-il seulement été enterré ?) foudroyant du sujet (créateur-écrivain) s'opère dans les analyses ou études littéraires les plus prisées (et donc aussi les plus diffusées) par le champ scolaire et universitaire.